

Être au plus proche, ce n'est pas toucher...

Shigetou Taga

L'article paru dans *Libération* au lendemain de la mort de Jean Oury, survenue le 15 mai 2014, citait cette phrase : « Être au plus proche, ce n'est pas toucher : la plus grande proximité est d'assumer le lointain de l'autre ». On la trouve à bien des endroits, soit en exergue soit comme topos de la psychothérapie institutionnelle ; mais où et quand Oury l'a-t-il prononcée ? On sait bien que, pour une personne comme Oury qui n'a jamais oublié de mettre sa pensée en relation perpétuelle et réciproque avec la praxis, une recherche bibliographique n'aura de sens que si on cherche à y trouver les problématiques pratiques qui animaient sa pensée. Nous nous efforçons donc de faire une sorte de fouille archéologique afin de déterrer les souches souterraines dont la phrase en question n'est qu'une émergence. Nous allons en analyser les trois moments :

- 1) « Utopie, atopie et eutopie », dans *Chimères*, n°28, Toulouse, Édition érès, 1996, pp. 69-78.
- 2) *Les Symptômes primaires de la schizophrénie*, Paris, Éditions d'une, 2016.
- 3) « Analyse structurale et métapsychologie », dans *Psychoanalytische Perspectieven*, 27, 1-2, Gand, 2009, pp. 153-173.

1) Nous pouvons trouver la phrase en question sous sa forme complète dans cette conférence qu'Oury a donnée à l'invitation de Jean-Claude Pollack. Le choix des trois termes composant le titre sont surprenants, le premier « utopie » ne pouvant jamais être choisi par Oury pour qualifier la Borde, le second « atopie » ayant un sens médical dans la dermatologie et surtout le troisième étant un néologisme. En fait, c'est par ironie en réponse à des railleries qu'il a rencontrées au début des expériences labordiennes qu'il parle de l'utopie. Pour l'atopie, il s'agit de construire un espace où on peut donner du lieu à des « a-topies », soit à des gens qui n'ont pas de lieu, à des schizophrènes qui ne sont de nulle part. Et ce sera certainement un dispositif collectif dont on pourrait dire qu'il est « une bonne forme » à savoir une eutopie. Oury cite l'exemple d'un schizophrène dont on ne pouvait s'approcher sans qu'il s'évanouisse en tremblant. Il fallait préserver au moins 5 mètres de distance par rapport à lui. Ce qui a rendu nécessaire de « bricoler » dans la clinique « l'espace

de collectivité », « l'espace de l'enclave thérapeutique ». Et un beau jour, on vient lui dire que ce M. X s'est assis dans un fauteuil et qu'il a lu un journal... Oury se réjouit : « c'est un succès gigantesque ! Il s'est passé quelque chose ». Enfin, M. X est arrivé au rivage ; on a transformé l'espace en un lieu, voire en un site... Ceux qui s'efforçaient de se tenir à bonne distance de lui ont réussi à créer un « pré-espace » où il y a suffisamment de vide. Oury se réfère à un texte de Francis Ponge, *La Fabrique du pré* pour arriver à la notion de « l'élan retenu », qui l'amène à celle de « l'apparaître du retrait », traduction d'un terme heideggerien : « Unverborgenheit ». Un autre exemple d'un schizophrène lui donne l'occasion d'y repérer un trouble profond de la dialectique du proche et du lointain. Ce qui compte, c'est de « savoir naviguer » dans le rythme de l'autre, dans le style de l'autre. C'est aussi d'être dans le pathique.

« Il me semble donc que notre travail consiste primordialement à ce que cet homme errant, homme de nulle part, puisse venir s'asseoir dans le fauteuil. C'est un travail au niveau pathique. Qu'il y ait du commerce, qu'il y ait de l'ambiance. »¹

C'est dans ce contexte tissé non seulement par les notions du proche et du lointain mais encore par celles de l'élan retenu, de l'apparaître du retrait et du pathique que la phrase en question est insérée. Mais nous nous trouverons devant une autre problématique quand nous lisons un autre texte, ou plutôt quand nous entendons une autre parole d'Oury qui, cette fois, essaie de parler des symptômes primaires de la schizophrénie.

2) De 1984 à 1986, Oury a donné une série de cours sur les symptômes primaires de la schizophrénie à l'Université de Paris VII. Le thème lui est venu non pas par hasard comme le dit Oury lui-même mais dans l'inquiétude ou dans la colère qu'il ressentait par rapport à l'introduction de DSM III en France (la traduction française est parue en 1983) comme l'atteste Yannick Oury-Pulliero dans la présentation du livre. En effet, Oury revient plusieurs fois à l'occasions de ces cours sur le danger que représente DSM pour la psychiatrie. Et cela aussi bien en se référant à des concepts qu'il a trouvés pertinents chez les penseurs comme Henri Maldiney qu'en s'appuyant sur des cas cliniques qu'il a connus ou qu'il a trouvés chez d'autres

¹ Jean Oury, *op. cit.*, p. 77.

psychiatres.

Au troisième cours, Oury se pose la question fondamentale :

« Dans le fond, qu'est-ce qui te fait dire que telle personne qui se présente devant toi, ou que tu rencontres, qu'elle est schizophrène? »²

Et ajoute : « Dans la clinique, nous savons que ce qui paraît simple cache une complexité. »

Un schizophrène serait, d'après Oury, quelqu'un qui a des difficultés à être avec l'autre. D'où ses critiques contre les praticiens qui aiment la « relation copain-copain » ou qui veulent « soigner les schizophrènes en les mettant en groupe »³. Tandis que, après avoir cité le cas d'un schizophrène qui s'adresse à lui en l'appelant « Docteur Oury » et qui, une demie heure après, lui dit « Alors, comment ça va Jean? », il choisit de se demander :

« Est-ce que je dois le toucher? Ou ne pas le toucher? Est-ce que je reste trop lointain, ou est-ce que je suis trop proche? »⁴

On remarquera que la formule en question se dessine ici avec ses trois termes principaux : toucher, proche, lointain. D'ailleurs, il revient à ce questionnement dans le premier cours de la deuxième année (novembre 1985) avec une formulation plus précise :

« Qu'est-ce que la proximité? Je le dis très rapidement : c'est d'assumer ou d'intérioriser le plus lointain d'Autrui. »⁵

Cette difficulté d'être avec l'autre chez les schizophrènes, Oury ne s'intéresse pas de savoir si elle est un symptôme primaire ou secondaire ; pour lui, l'important est de s'interroger sur la façon dont on peut être avec les schizophrènes. Mais pour cela, il faut s'interroger sur ce que c'est que l'autre. Il est à noter que, dans le cours de février 1985, Oury passe tout de suite, sans développer l'argument de la dialectique du

² Jean Oury, *op. cit.*, p. 81.

³ *Ibid.*, p. 88.

⁴ *Ibid.*, p. 91.

⁵ *Ibid.*, p. 232.

proche et du lointain, à une autre notion, celle de l'opacité, dont il avoue qu'il l'a empruntée d'un critique d'art, spécialiste du baroque, Pierre Charpentrat⁶.

Afin de bien définir cette notion, Oury cite deux exemples : celui d'un petit garçon avec qui Oury a vécu d'octobre 1951 à juin 1953 et celui du cas Wagner rapporté par le psychiatre allemand Robert Gaup. Le petit garçon était atteint d'une maladie rare causée par deux virus qui détruisent le cerveau (leucoencéphalite de van Bogaer, dont Oury précise que cette maladie était inconnue à l'époque) ; il est devenu, vers la fin de sa vie, presque sans mouvement et sans parole à cause des atrophies massives. Mais quelques heures avant sa mort, il dit à Oury : « Lulu, le pauvre p'tit gars, il va mourir. » Oury dit : « Autrui était là, jusqu'au bout », « il m'a reconnu ». Au sujet de l'instituteur Wagner, Oury fait remarquer que Gaup parle de l'opacité quand il note : « un esprit humain ne pénètre pas les tréfonds de l'âme, qu'elle soit saine ou malade » ou « un certain noyau reste toujours incompréhensible ». C'est ce noyau opaque, impénétrable qui fait exister l'autre, qui permet à Oury de dire, à propos du petit garçon, qu'il y avait Autrui jusqu'au bout!

« Le respect d'Autrui, c'est de respecter *sa juste opacité*. »⁷

Et pour la respecter, il ne faut pas dépasser « *la ligne de l'opacité* », dit Oury. Il faut laisser cette opacité comme telle ; elle est « la transcendance » même de l'autre, comme Oury l'affirme dans un entretien avec Eric Favereau⁸, journaliste à *Libération*. « La pire des choses, c'est de vouloir rendre autrui transparent », a-t-il dit dans le même entretien.

3) En effet, Oury associe souvent la notion d'opacité à la formule en question, surtout après 2000. Nous pourrions citer pour exemples son intervention à Psypropos qui a eu lieu à la ville de Blois en 2006 ou le séminaire à Sainte-Anne du mercredi 15 mars 2006 (nous signalons que les prises de notes des séminaires à Sainte-Anne sont accessibles grâce au site d'Annick Bouleau : ouvrir le cinéma). Mais pour ce sujet, il nous paraît très important de lire attentivement la conférence intitulée : « Analyse

⁶ Dans la note de l'éditeur (p. 98), Sophie Legrain indique que, dans son article intitulé « Le trompe-l'œil » paru dans *Nouvelle revue de psychanalyse*, Charpentrat écrit : « l'intraitable opacité de la Présence » (*Effets et formes de l'illusion, Nouvelle revue de psychanalyse* n°4, Paris, Gallimard, 1971, p.162) .

⁷ Jean Oury, *op. cit.*, p. 96.

⁸ <https://www.la-croix.com/Culture/Livres-Idees/Livres/Jean-Oury-psychiatre-et-psychanalyste-Il-faut-assumer-la-transcendance-de-l-autre-2014-05-19-1152653>

structurale et métapsychologie », qu'il a donnée à l'Université de Paris VII en juin 2008, dans laquelle nous pouvons trouver une formulation si on peut dire complète de notre propos, à savoir l'agencement formé des notions de la proximité, du lointain et de l'opacité de l'autre.

Oury commence par un épisode des tailleurs de pierre que Damien Cru a raconté à un séminaire à Sainte-Anne : ceux-là embauchés pour le ravalement d'une façade n'ont pas commencé les travaux pendant une semaine, tout en étant devant le mur. Au patron qui leur demande ce qu'ils font, ils répondent : « Nous on loupe ! » Oury y discerne la logique des tailleurs de pierre et la renvoie à la notion de « patience active » qu'il recommande aux psychiatres en proie au désir de « tout DSM-iser »⁹ (p.155). Il faut savoir attendre jusqu'à ce que ça vienne de manière « inattendue ». Et c'est par cette patience-là qui n'est que le respect d'autrui et qui consiste à « mettre entre parenthèses tout ce qui vous soucie », qu'on arrive, -Oury le souligne en citant la notion de pathique chez Viktor von Weizsäcker, Robert Kuhn et Maldiney- à « être dans le paysage de l'autre pour dire des choses qui sont difficiles à dire » ou même des choses non-dites chez les schizophrènes.

« Il s'agit du respect absolu de l'autre et non pas d'un copinage quelconque. »¹⁰

Il ne s'agit pas non plus d'une empathie qui est une immersion brutale dans l'autre (ici, c'est Max Scheler qui lui sert de référence). Il faut rester au niveau de sympathie dans lequel on ne se mélange pas avec l'autre. Tout cela s'articule autour du thème très cher à Oury : comment peut-on faire un « vrai diagnostic » ? Car, si ce point de gravité, de recentrement ou le zéro absolu, la fonction -1, le rythme, qui permet qu'il y ait une structure chez une personne est fragile ou même presque inexistant, il faut « beaucoup de travail ». Oury n'oublie jamais que ce travail est celui de transfert qui prend diverses formes dans la pratique de la psychothérapie institutionnelle : soit en transfert dissocié soit en investissement multi-référentiel comme le disait Tosquelles. La formule en question apparaît dans ce contexte, et Oury la développe de la manière suivante :

« Assumer le lointain de l'autre en étant au pied du mur de son opacité ».¹¹

⁹ Jean Oury, *op. cit.*, p. 155.

¹⁰ *Ibid.*, p. 159.

¹¹ *Ibid.*, p. 162.

« Au pied de mur, c'est ça qui est en question », dit-il. Sinon, tout en défonçant le mur pour tout savoir, on risque de se tromper, de « se laisser avoir », d'être dans « la confusion affective »... Et c'est là qu'on doit situer l'importance de la métapsychologie pour les praticiens tout comme les tailleurs de pierre ont des outils propres à chacun afin de travailler les pierres sans les offenser.

« Il faut former ses propres outils soi-même, ses propres concepts, ses propres outils conceptuels. »¹²

Ce ne seront jamais des outils tout faits tels qu'on propose suivant les lois, la réglementation, mais des outils qu'on élabore soi-même suivant ses propres expériences, suivant ses propres existences. Or, tous les concepts qu'Oury nous propose sont des outils propres à lui ; notre tâche à nous, qui pensons et travaillons dans son sillage, sera donc d'en faire nos propres outils.

À titre d'exemple, et pour finir, nous pourrions nous demander pourquoi Oury a adopté la notion d'opacité, alors même que l'adjectif « opaque » peut comporter une connotation négative¹³. Dans l'article cité, Charpentrat écrit que le trompe-l'œil de l'architecture baroque, en particulier le trompe-l'œil qu'il appelle zénithal, fait apparaître l'Absolu (Au-delà) par le moyen de la présence qui est en même temps l'absence au contraire de la représentation dont l'objet imité est toujours transparent et que c'est ainsi qu'il aide « le catholicisme d'après le Concile de Trente à sortir d'une grave contradiction - dans la mesure où celui-ci s'efforce de mettre au service d'une Transcendance une stratégie acharnée et minutieuse de la visualisation »¹⁴. Dire qu'il y a de l'opacité quand nous sommes devant une personne, ce n'est pas dire qu'il y a dans cette personne quelque chose qui nous empêche de la comprendre de manière transparente, mais une transcendance qui lui donne le statut d'Autrui jusqu'au bout, jusqu'à la condition ultime de sa maladie, de sa faiblesse. L'opacité de l'autre n'est autre chose que la présence de cet Absolu qui fait que cette personne devant nous est un Autrui, un parl'être. Et quand nous serons parvenus à assumer cette transcendance, cet Absolu, dans notre propre expérience, la notion d'opacité

¹² *Ibid.*, p. 168.

¹³ Hélène Chaigneau rapporte un cas où des malades schizophrènes sont dits « opaques » lorsqu'ils présentent des difficultés pour être intégrés dans la vie de « cité » (« La transparence et l'opacité » dans *Psychose, vie quotidienne et psychothérapie institutionnelle*, Toulouse, Éditions érès, 2006(1999), p. 93).

¹⁴ Pierre Charpentrat, *op. cit.*, p. 168.

sera devenue un outil conceptuel qui nous sera propre¹⁵.

(Professeur honoraire à l'Université de Kyoto, chercheur invité à la Clinique de La Borde)

¹⁵ Je remercie Docteur Michel Lecarpentier, psychiatre à la Clinique de La Borde, de son aide précieux qui m'a permis de lire les textes dont l'accès m'était difficile.